



KÉORILLONS DE TIARET. — DESSIN DE GROBET.

DANS LE DJEBEL-AMOUR

PAR M. LE LIEUTENANT F. DE L'HARPE.

Sur la route de Tiaret. — Un nouveau village français : Trézel. — Un bordj. — El-Oussekr. — La toilette du chamelier. — Un douar en déplacement. — Un pont qui attend le chemin de fer. — Affou, capitale du Djebel-Amour. — Sidi Hamza, galant homme et rude guerrier. — Le campement de Taouila. — En vue du Sahara.



ENFANTS ARABES. — DESSIN DE MIGNON.

EN arrivant du nord de la province d'Oran, on peut aborder le massif du djebel Amour par deux voies différentes; ou bien en prenant le chemin de fer du Sud-Oranais jusqu'à Kralfahlah et en se dirigeant sur Géryville; ou bien en allant jusqu'à Tiaret et en descendant vers le sud. C'est cette dernière route que nous choisissons.

Tiaret est une petite ville de 2 700 habitants environ, ayant la banalité des centres de colonisation d'Algérie; rien de pittoresque dans sa situation, rien d'arabe dans son aspect; le minaret de la mosquée, en pierres jaunes, est lourd et inélégant; les casernes de la légion étrangère, des chasseurs d'Afrique, l'hôpital, les magasins militaires occupent un plateau qui domine la ville européenne.

En face, sur la hauteur, on peut passer quelques heures intéressantes dans le village nègre, agglomération de masures couvertes avec du diss et de l'alfa. Nous y rencontrons, sur une petite place, des groupes de négresses assises en rond, chantant des airs de leur pays et battant des mains en cadence; leurs costumes, composés de foutes aux couleurs éclatantes et de défroques européennes, sont de la plus réjouissante fantaisie; l'une a un vieux jupon de satin vert et une casaque de velours violet; l'autre, une pèlerine de curé sur une robe de chambre à brandebourgs. On sait que les nègres sont, en général, fort joviaux et pleins d'entrain; ici leurs dignes épouses nous paraissent avoir, très-développé, ce caractère de leur race. Toute une marmaille en loques nous a suivis; moyennant quelques sourdis (sous) ils se laissent volontiers photographier, et nous avons l'occasion d'en tirer quelques amusantes brochettes.

Si Tiaret n'a rien qui séduise l'artiste, sa situation n'en est pas moins importante : des ruines témoignent

que les Romains s'y étaient solidement établis. La ville se trouve à la limite du pâté montagneux qui couvre le nord de l'Algérie; elle forme, avec les centres dont la situation est analogue, Saïda, Boghar, Aumal, Batna, une ligne de postes tenant l'entrée des gorges et les têtes de vallées qui donnent accès dans la région du Tell. Lors de la conquête de l'Algérie, nous avons été amenés à les occuper afin de protéger les plaines fertiles du littoral contre les incursions des indigènes du Sud.

C'est en 1843 que Lamoricière vint fonder un camp retranché à Tiaret. La colonisation y a progressé, les terrains environnants sont d'un bon rapport en vignes et en céréales et, sur de grandes surfaces encore un sol vierge sous la brousse épaisse n'attend pour produire que la pioche du défricheur; tout près, à l'est s'étend le plateau du Sersou, parfaitement arrosé.

Par sa température, par son air vif et sain, cette région est excellente pour l'acclimatement des Européens qui y ont constitué une des races les plus vigoureuses de l'Algérie.

Nous ne sommes encore qu'en février. Le matin de notre départ de Tiaret le ciel s'est assombri et une fine brume nous pénètre et nous attriste.

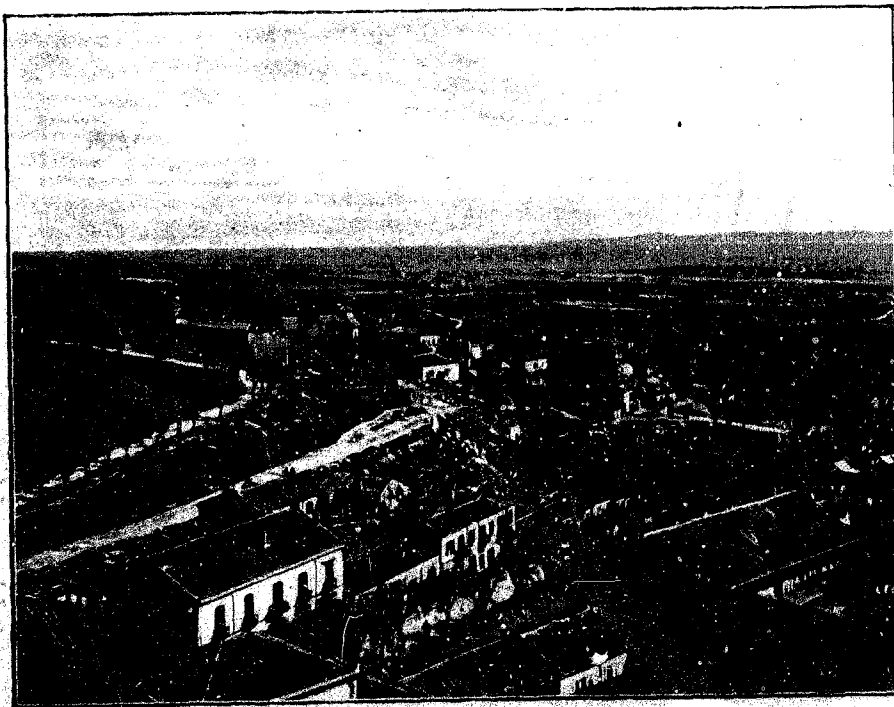
Notre modeste caravane se compose de mon compagnon, d'un cavalier indigène, El-Béchir, et d'un sokhar (chamelier); deux chameaux portent les bagages. Le sokhar a fait sa prière avant de se mettre en route; il égrené maintenant les quatre-vingt-dix-neuf boules de son chapelet; espérons que sa piété nous méritera, pour les jours suivants, les sourires du soleil, et que ses chameaux ne s'affoleront pas en glissant sur les pentes argileuses que nous devons trouver en quittant la route carrossable.

À 10 kilomètres de Tiaret nous sommes au pied d'une grande butte d'argile, visible de très loin et caractéristique par ses formes géométriques; puis nous atteignons Trézel, village français de récente création. Il se compose d'une vingtaine de maisons groupées à peu de distance du bordj du bureau arabe; les arbres des avenues ressemblent encore à de simples balais, et, pour le moment, cette bourgade qui sort de terre est d'un assez pauvre aspect; mais les terres environnantes sont fertiles, l'eau ne manque pas; la vigne occupe déjà une surface étendue. Les lots de terrain sont de 50 à 60 hectares.

Il y a en ce moment à Trézel soixante-quatre familles environ. Mais il ne faudrait pas croire que ces colons soient un nouvel appoint pour l'Algérie; ils sont presque tous Algériens et n'ont fait que se déplacer,

abandonnant leurs fermes du territoire civil pour se créer ici, en territoire de bureau arabe, de nouvelles propriétés. Ils préfèrent infiniment l'administration ferme et expéditive des bureaux arabes à celle des territoires civils où ils sont sujets à mille tracasseries, mille formalités, et où les indigènes, moins sévèrement traités, leur causent de fréquents dommages. Pour les attirer, on a fait des dépenses assez considérables en prélevant l'argent sur les impôts levés dans les tribus du cercle.

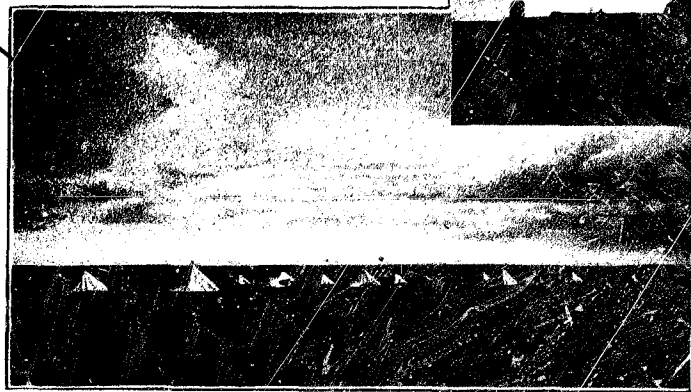
Trézel possède déjà



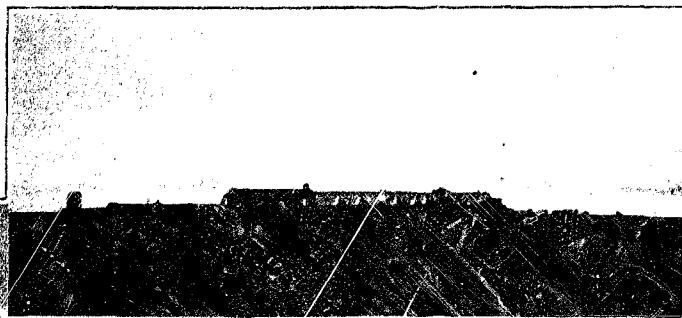
VUE DE TIARET. — DESSIN DE BOUDIER.

une école, une poste, une maison commune, bref, pour cent mille francs de constructions, payées par les Arabes qui seront les seuls à n'en pas profiter: on ne peut, à la fois, favoriser l'indigène et le colon, et là comme ailleurs, *vae victis!* Combien complexe et obsédante pour quiconque voyage en Algérie, cette question de la propriété arabe! Après avoir entendu les doléances des colons de Trézel, nous les plaignons, eux et leurs

pères. Loin de toutes ressources, ils s'usent à défricher des terres incultes; le sol vierge exhale des miasmes empoisonnés; les fièvres épuisent plusieurs générations avant que leur famille puisse vivre sans danger dans la concession. D'autre part, nous aimons ces tribus nomades, si pittoresques dans leurs mœurs et leurs coutumes, où revit un passé dont les récits charmèrent autrefois nos jeunes imaginations, quand on nous parlait de la tente d'Abraham et de Jacob allant en Egypte, avec sa caravane et ses troupeaux; nous aimons ces tribus essaimées de Tanger à la Mecque, car elles se rattachent à l'Orient dont nous subissons tous le prestige, l'Orient d'Asie, berceau



CAMPMENT D'UN DÉTACHEMENT DE SOLDATS DES BATAILLONS D'AFRIQUE.
D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.



LE BORDJ D'EL-OUSSER ET LES TENTES
DES DISCIPLINAIRES.

des peuples, berceau des langues et des religions. Et après nous être apitoyés sur le sort du colon envahisseur, nous sommes attristés de voir ces nomades réduits aux abois, enserrés de plus en plus par le réseau de la colonisation.

Où est la vérité, et peut-on satisfaire tout le monde? Bugeaud vou-

lait que l'armée préparât la colonisation, que chaque bataillon ou escadron eût un lot de terres à défricher, un village à bâtir, à rendre accessible, chose facile par suite du bon marché exceptionnel de la main-d'œuvre. Puis, quand tout serait en état, on y établirait des colons, ou bien on donnerait ces terres, en récompense de leurs services, aux soldats libérés qui voudraient s'y fixer. On détacherait même en Afrique des troupes qui ne sont pas indispensables en France : « Elles y exécuteraient de grandes choses, au lieu de perdre leur temps à faire l'exercice sur nos places d'armes ou à monter la garde à la porte de nos fonctionnaires. » L'instruction intensive du service à court terme rendrait ce système difficile à appliquer. Une plume autorisée, celle de Tocqueville, nous dit qu'une race inférieure peut souvent se trouver bien du gouvernement d'une race supérieure, mais « que le colon étranger blesse ou semble blesser de mille manières les intérêts particuliers qui sont chers à tous les habitants », et que la haine nationale des peuples conquis, souvent faible au début, s'en accroît indéfiniment. Un article, paru récemment dans un journal militaire, signale le danger de la « perturbation apportée au système séculaire de la répartition du sol dans les tribus d'Arabes fixes, par les décrets concédant une partie de ce sol à des colons européens ». Il répète, une fois de plus, que le malaise actuel de la colonisation « provient de l'importation en bloc de notre organisation administrative, importation mortelle pour la propriété arabe ».

Ainsi, plus on cherche auprès des personnes compétentes, ou dans les livres, la solution de ces problèmes, plus on se sent perplexe et flottant; car à des considérations d'ordre purement économique, s'en mêlent d'autres d'ordre sentimental.

Le soleil vient de paraître pour la fin de notre étape, mais le vent fait rage. Nous traversons une chaîne aplatie et nous redescendons sur le bordj d'Aïn-Saïd, où nous passons la nuit.

Quiconque a voyagé, en Algérie, un peu loin du littoral, connaît ce qu'on appelle un bordj. Ce sont des refuges, des caravansérails d'un modèle à peu près uniforme : une grande cour fermée de quatre murs, trois ou quatre chambres sur une des faces, un hangar-écurie sur une autre, un puits et deux bastions percés de meurtrières pour la défense et le flanquement de la construction. Ces bordjs sont élevés et entretenus par les soins de l'administration civile ou militaire suivant la zone où ils se trouvent. Un Arabe, campant à proximité, est préposé à leur garde; il met à la disposition des voyageurs une chambre et doit pouvoir leur fournir, d'après un tarif fixé, quelques aliments indispensables, galette d'orge, œufs, couscous, poulets, etc., et du bois de chauffage. Les bordjs jouent ainsi, en quelque sorte, le rôle d'auberges.

Malgré leur installation rudimentaire, on est bien aise de les rencontrer, et on les salue joyeusement au

bout de l'étape, quand on n'a pas aperçu la moindre maison, le moindre abri durant 25 ou 30 kilomètres. Les bordjs situés sur le parcours des diligences sont tenus par des Européens, servent de relais et se transforment en véritables hôtelleries.

En quittant Aïn-Saïd, la « fontaine du lion », nous cheminons quelque temps encore au milieu de petites collines arrondies, puis nous abordons le plateau qui paraît s'étendre sans limite vers le sud.

Notre route est une large allée sablonneuse, douce comme du velours aux pieds des chevaux; le sol est radieux : c'est avec une joie intime et une sorte d'ivresse que nous abordons le steppe immense dont l'attrait est si puissant et qui laisse toujours, au cœur de ceux qui l'ont fréquenté longtemps, un charme mystérieux et de nostalgiques regrets. Nous ne nous en expliquons pas très exactement la cause, mais nous sentons attirés par « ces grandes lignes tranquilles des paysages vierges, que n'interrompt ni une route, ni une maison, ni un enclos... pays inculte, à peu près laissé à l'état primitif... où l'espace ne compte rien et n'est à personne; dans ces pays-là il semble aussi que les horizons s'élargissent démesurément, que le champ de la vue soit très agrandi, que les étendues ne finissent plus » (P. Loti). Comme pour en prendre possession, nous poussons nos chevaux en quelques folles galopades, suivis du cavalier indigène, debout et rigide sur ses étriers et laissant flotter au vent ses burnous blanc et noir.

Nous arrivons d'assez bonne heure à El-Oussekr; c'est un ensemble de bâtiments jaunes, aux murs percés de meurtrières, qui contiennent des chambres, des écuries, des magasins. Au sud, entourées d'un haut parapet de terre sur lequel se promènent deux sentinelles, se trouvent dix à quinze grandes tentes coniques, le camp d'un peloton de disciplinaires du 2^e régiment de la légion étrangère; on les emploie, en dehors des exercices, à divers travaux, principalement à la culture de maigres jardins.

El Oussekr possède une source abondante. Le bureau arabe, dont le territoire dépend, aurait voulu y créer un centre de colonisation. Dans la plaine aride, à quelques centaines de mètres des bâtisses, nous sommes tout étonnés, en effet, de trouver de larges avenues tracées à angle droit : c'est l'emplacement assigné au village futur; des bordures de trottoirs, en pierre de taille, indiquent le point de croisement de ses rues; mais combien attendra-t-on encore le premier habitant et la première maison?

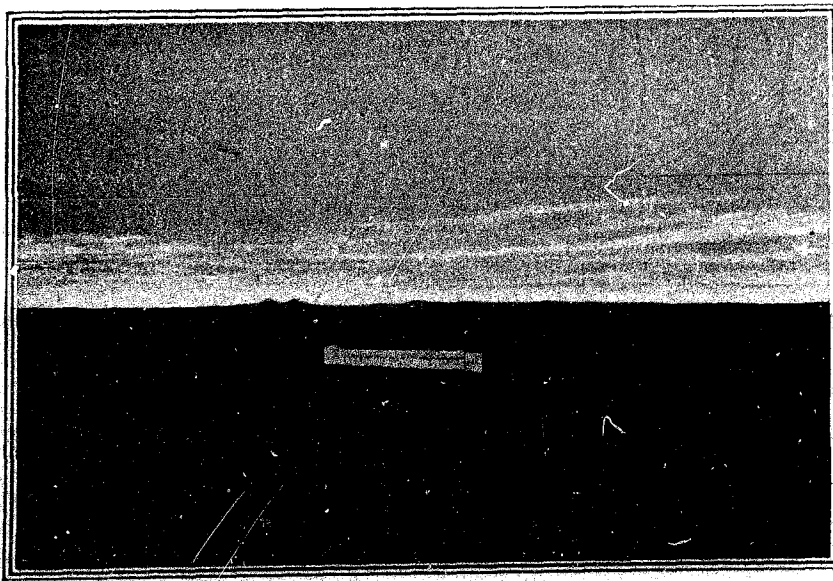
A partir d'El-Oussekr le plateau descend en pente douce vers le sud; les rares accidents de terrain, faibles ondulations, mamelons rocheux, dunes de sable, perdent toute valeur, s'aplatissent et s'effacent dans ces immensités, et l'œil n'est arrêté qu'au bout de 150 à 200 kilomètres par le djebel Amour et les montagnes de Géryville.

Toujours la piste de sable dur qui fuit devant nous en ligne droite. Nous croisons quelques maigres

caravanes, d'une haute couleur locale dans ce paysage; les chameaux s'en vont en désordre, à grandes enjambées lentes, tendant vers le sol, quand ils y voient une herbe bonne à saisir au passage, leurs grands cous semblables à d'énormes chenilles velues.

Le bordj de Moudjehaf nous paraît trop humide au bas d'un grand bassin formé, à fond plat, sorte de lac desséché; nous dormirons ce soir sous la tente; la température est douce et nous aurons, plus forte, l'impression d'être de vrais nomades.

Le soleil vient de se coucher derrière deux



BORDJ D'OUZ-EL-GUETOUTA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

lointains mamelons jumeaux, ayant la forme caractéristique de troncs de cône, et que nous trouverons sur notre route; le sokhar va chercher ses chameaux qui broutent aux environs du campement; après les avoir fait accroupir et les avoir immobilisés en leur liant les articulations, au-dessus du genou, il coupe quelques touffes d'alfa et de chih; ces plantes brûlent avec une flamme pétillante splendide : c'est le seul combustible

des hauts plateaux. Notre sokhar accroupi près du brasier se grille les mollets et se passe avec délices les mains chaudes sur la figure; puis il procède à une lessive à sec de son vieux burnous; cela consiste à le secouer au-dessus de la flamme; de cette façon, il rôtit un certain nombre de parasites. Les guemel, avec

lesquels l'Arabe s'accommode assez bien, du reste. Après cette exécution, il délaye dans l'eau un peu de farine d'orge puisée dans son mezouéd, un sac en peau de chevreau tannée; ce sera, avec quelques dattes, tout son frugal repas. Il prendra ensuite, dans le capuchon de son burnous, sa flûte de roseau et en tirera ces roucoulements plaintifs qui, chaque soir, nous bercent de leurs rythmes étranges et monotones. Jamais, comme dans ces solitudes, en pays arabe, nous n'avons mieux compris



cette phrase de Loti : « Le son des petites flûtes d'Afrique... me charme davantage que les plus suaves harmonies; il me plonge dans des rêveries de passé mystérieux et fait vibrer en moi je ne sais quelle fibre enfouie. »

Nous partons assez tard : la fraîcheur matinale est pénétrante; cependant on sent que le printemps commence; le soleil monte glorieusement dans un ciel de cristal bleu; les alouettes huppées, qui chantent comme celles de France, se lèvent de partout; les touffes d'armoïse, écrasées sous les pieds des chevaux, exhalent une senteur délicieuse et pénétrante.

Vers dix heures, il nous semble entendre une sonnerie de clairon, le refrain bien connu de la soupe dans ces parages déserts? Serait-ce une illusion? Nous obliquons vers une éminence et nous apercevons tout près une quinzaine de grandes tentes; c'est un peloton d'infanterie légère d'Afrique, de « joyeux », qui est employé à la construction de la route carrossable entre Tiaret et Aflou. Un lieutenant les commande; ingénieur improvisé à la tête de soldats transformés en pionniers, il lutte avec le sol, avec le roc et les sables, pour asseoir solidement la chaussée de sa route; la traversée des dunes est particulièrement délicate; dans d'autres régions ce sont les pierres qui manquent; les tribus environnantes emploient alors leurs journées de prestation à glaner des pierres et à les transporter le long de la route en construction. « Pas toujours bien joyeuse la vie aux bataillons d'Afrique, nous dit le lieutenant; mais on s'y fait et on finit par s'intéresser à la besogne, surtout quand elle est d'une utilité immédiate. »

Nous voulions couper vers l'endroit appelé Nacian-ed-Dib sur les cartes; mais nous cherchons vainement un emplacement convenable; autour de l'unique puits, très primitif, se dressent des mornes d'argile supportant des bans de roche; le terrain est raviné et pierreux; nous poussons donc jusqu'au bordj de Oum-el-Guétouta.

Sur notre droite, à 5 ou 6 kilomètres, par delà une zone de dunes couleur rose-saumon, nous apercevons les deux collines tronconiques, les Alleiat. Puis nous croisons pendant quelque temps une caravane égrenée sur un long parcours; c'est, nous dit notre guide, un douar qui se déplace. Les gens aisés sont en tête, à cheval, le fusil en travers des épaules, très-hauts sur leurs selles de cuir rouge brodé d'or; au milieu d'eux les chameaux pottent, de leur air grave, sacerdotal, comme dit un auteur, cette sorte de palanquin appelé bassour ou attatch, si décoratif avec ses bouquets de plumes d'autruche, ses tapis, ses



PUITS DANS LES DUNES. — DESSINS DE GOTORBE.

étoffes bariolées et où se tiennent les femmes jeunes et riches; les autres, les pauvres diables plus ou moins loqueteux vont à pied, pêle-mêle avec les chameaux, chargés des tentes, des sacs, des ustensiles; en dernier lieu viennent les longs troupeaux de moutons et de chèvres.

L'insuffisance des pâturages nécessite ces fréquents changements de domicile; le nomade pasteur ne connaît pas le bien-être de la maison de pierres; mais si sa vie est plus rude elle est plus saine, et en outre elle a l'avantage de favoriser le régime patriarcal, conservateur des mœurs simples et austères.

Après notre installation au bordj tristement banal d'Oum-el-Guetouta, nous allons flâner près du puits situé en dehors; le spectacle est pittoresque et des plus animés. Dans ces régions les points d'eau sont rares; l'hiver, certaines dépressions en terrains argileux conservent assez longtemps l'eau et forment des mares, appelées *redirs*, utilisées pour les besoins des gens et des bêtes; mais dès qu'elles sont asséchées, les puits sont l'unique ressource. Les douars environnants y conduisent leurs troupeaux de moutons, de chameaux et leurs chevaux qui clament confusément en attendant leur tour; les femmes y viennent remplir leurs outres portées par de longues théories de bourricots; tout ce monde-là crie, se bouscule et s'agite. On vient aussi au puits par distraction, comme à un lieu de rendez-vous, ainsi que chez nous sur la place publique; les hommes y causent de leurs affaires et les femmes, également bavardes sous toutes les latitudes, y échangent les menus potins qui distraient leur morne existence. En ce moment deux bergers baillonneux mènent grand vacarme et sont sur le point de s'expliquer à coups de matraque; l'un prétend être arrivé avant l'autre et c'est un vieux patriarche, un chef de douar, à en juger par ses burnous blancs et épais, qui les met d'accord non sans peine.

Pour varier le menu de notre repas, nous nous faisons préparer, par le gardien du bordj, un plat de couscous que nous arroserons d'un bouillon de poulet.

On peut aller du bordj d'Oum-el-Guetouta à Aflou en une seule étape; il y a 55 kilomètres; mais, rien ne nous pressant, nous coucherons ce soir à un bordj intermédiaire, celui de Guelta-Sidi-Saad.

Route banale dans les plaines d'alfa; notre seul incident est la rencontre d'une bande d'Arabes en train de chasser le lièvre qui abonde dans ces parages. Une ligne de gens à pied, accompagnés de chiens et armés de bâtons, fouille le terrain et bat les touffes d'alfa; dès qu'un lièvre se lève, les cavaliers, avertis par des cris, accourent au galop, cherchent à cerner l'animal, à lui couper la retraite, et le fusillent sans descendre de cheval; ou bien les slouguis sont lancés à sa poursuite et le happent facilement quand le terrain n'est pas trop couvert.

Maintenant que l'Arabe nomade est contraint, par notre présence, à vivre en paix avec les tribus

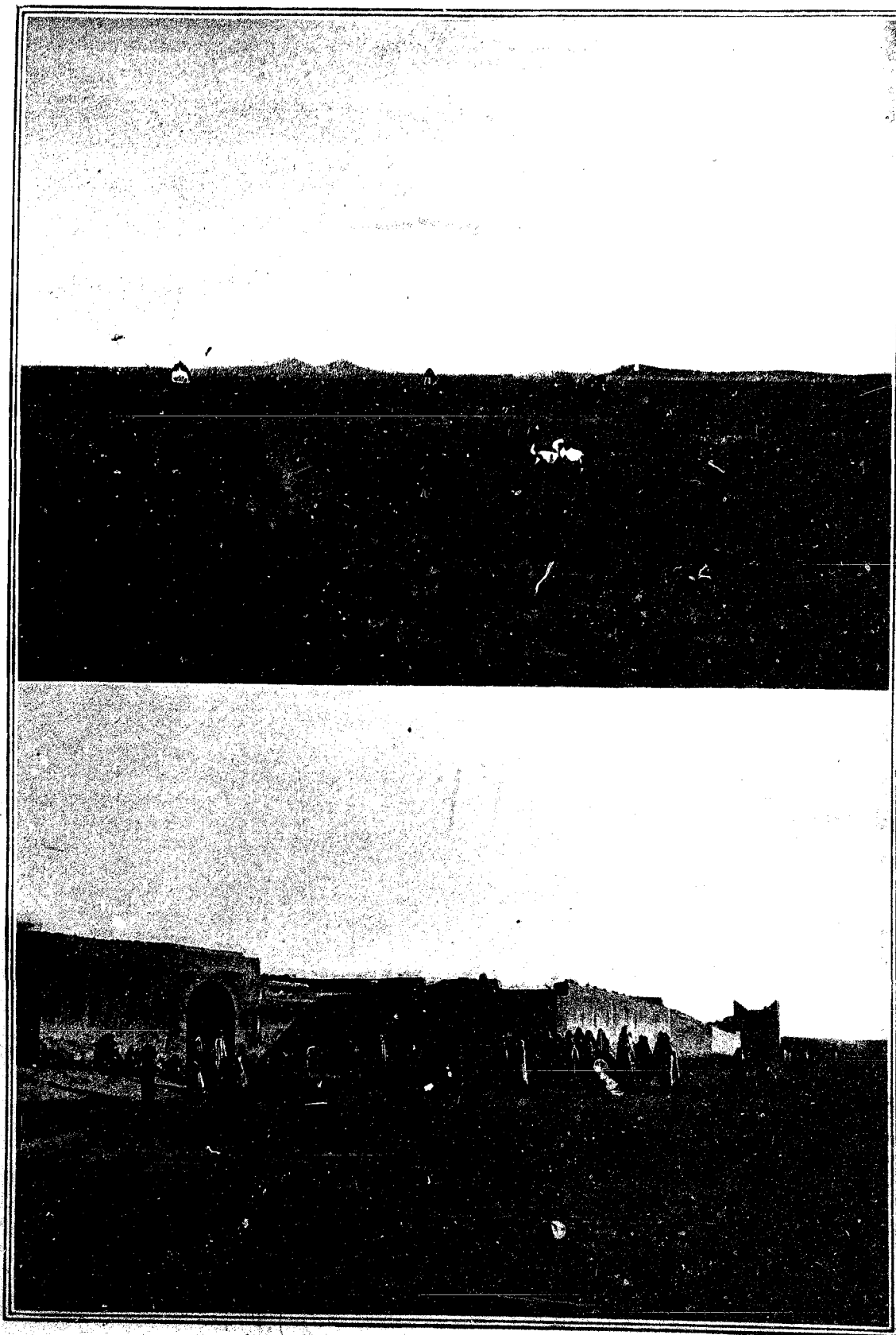
voisines, il n'a plus, pour rompre la monotonie de son existence, que les fêtes, les fantasias, où l'on brûle de la poudre contre un ennemi imaginaire, et la chasse au gibier de plus en plus rare. Plus d'aventures, d'alertes soudaines, de fuites brusques avec tentes et troupeaux, vers des pays inconnus, d'attaques contre le campement ennemi d'où il ramenait du butin et des captives, de rapines et de vols de toute envergure, et pratiqués avec tant de dangers, qu'ils s'élevaient presque, dit Bugeaud, à la hauteur d'une vertu. Et qu'importaient les blessures et la mort? Le dieu de Mahomet n'aime-t-il pas le corps, tatoué de cicatrices, des



LEVÉE D'UN CAMPMENT ARABE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

guerriers dont chaque plaie, au jour du jugement dernier, exhalera l'odeur du musc et de l'encens?

Nous allons bientôt quitter la plaine; il nous reste à traverser à gué une rivière, dont l'eau rare va se perdre à l'est, vers la chaîne du djebel Alleg, régulière et raide, avec une ligne de faite, ondulée par les strates d'une façon invraisemblablement régulière. A une centaine de mètres en amont du gué, nous aperce-



UN DOUAR EN DÉPLACEMENT. — LE KSAH DE TADJÉROUNA. — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

vons un superbe pont métallique; il attend sans doute le prolongement futur et problématique de la voie ferrée de Tiaret à Aflou. Chaque pièce de fer fut amenée, à grands frais, à dos de chameau peut-être, de la gare la plus proche, à plus de 150 kilomètres, et dans cette solitude, ce pont semble tombé du ciel. — Que d'argent gaspillé dans notre Algérie! Manque de fermeté et d'unité dans la haute direction, projets contradictoires, changements de ministres et de systèmes, discords politiques, jalousies de fonctionnaires, rivalités misérables entre l'élément civil et l'élément militaire, entre un département et le département voisin, etc., etc., efforts divergents et par suite stériles.

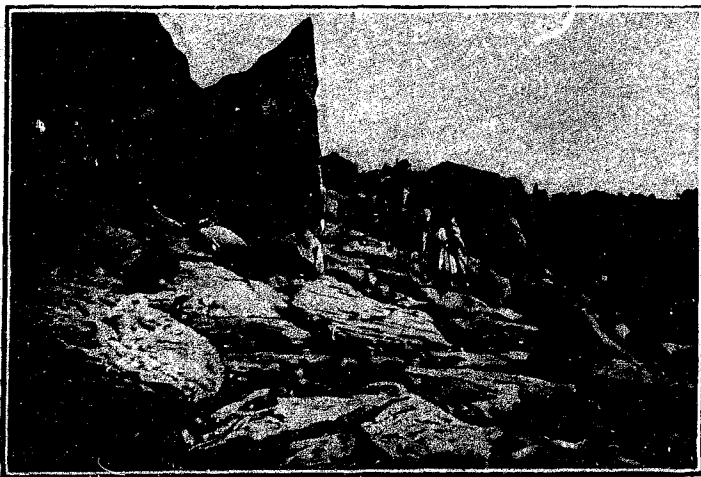
Non loin du bordj de Guelta-Sidi-Saad nous entrons dans le pâté montagneux du djebel Amour, « espèce de verrue poussant ses aspérités sur la surface plane du Sahara », dit un auteur¹, qui ajoute : « L'exagération arabe fait du djebel Amour un jardin délicieux; sans doute, si on le compare au désert qui l'entoure. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les sobres habitants de la montagne peuvent se passer du Tell quand l'année a été bonne. » Et, en effet, nous ne nous apercevons pas, au premier aspect, que cette région soit aussi attrayante que certains récits le laissent entendre. La roche fait partout saillie; les strates se dressent hardiment, et dans les fissures de leurs dalles une maigre végétation s'accroche avec peine. Les essences qui dominent sont, avec le pin d'Alep, les genévriers et les thuyas (tagrà en arabe); ils y atteignent des proportions inconnues en nos pays. Dans les parties basses ou sur les terrasses, entre deux ressauts, les terres accumulées permettent le labour; les sources sont nombreuses; les oueds y ont de l'eau, chose rare en Algérie et surtout aux confins du Sahara. Aussi, les indigènes de ces montagnes subissent-ils, à maintes reprises, les agressions des tribus voisines et même lointaines. On cite un bey d'Oran, des bandes marocaines, qui tentèrent d'y opérer des razzias. La nature très escarpée des montagnes y facilitait la résistance; les habitants enfermaient, dans des repaires presque inaccessibles, leurs familles, leurs provisions et leurs troupeaux.

Le djebel Amour est formé par un soulèvement de roches crétacées, à la limite des hauts plateaux et du Sahara; il commence vers Gélyville et est constitué par un haut plateau hérissé de strates ayant l'orientation générale des massifs algériens et dont les cassures servent d'issues aux torrents et aux sentiers. L'ensemble de la chaîne sert de ligne de partage entre la Méditerranée, avec le Chélif et ses affluents et le Sahara, avec l'Ighargar et le Djeddi, aux eaux souterraines et dont les larges lits à sec vont se perdre dans les immensités désertiques. Un des points culminants du massif, le djebel Gourou (1 708 m.) se dresse non loin d'Aflou.

S'il est court, l'hiver est parfois rude dans le djebel Amour; nos colonnes l'éprouvèrent durement en 1852 et y perdirent beaucoup de monde; en 1882 la colonne Brunetière subit de furieuses tourmentes de neige et le froid fit périr grand nombre d'hommes et d'animaux; le 22 décembre, il y avait 31 centimètres de neige, le thermomètre marquait 17 degrés au-dessous de zéro et cent vingt chameaux crevèrent en une seule nuit. Notre guide nous parle de caravanes ensevelies, à certains passages, sous des tourbillons de

neige. Heureusement nous jouissons d'un temps superbe; l'atmosphère a une netteté qui donne au paysage l'éclat d'un tableau fraîchement verni. Le matin, nos tentes sont recouvertes d'une légère couche de givre; mais, dès que le soleil est un peu haut sur l'horizon, il devient brûlant et presque gênant; en faisant demi-tour, nous pouvons apercevoir, au delà de plaines, les silhouettes, d'une ténuité et d'une finesse admirables, des montagnes dépassées les jours précédents vers El-Oussekr et les Alleiat.

Aflou (1 350 mètres d'altitude), la capitale du Djebel-Amour, est un centre bien modeste; quelques maisonnettes, composées d'un rez-de-chaussée seulement : deux épiciers, deux bouchers, cinq ou six cafés maures, huit à dix boutiques de mer-

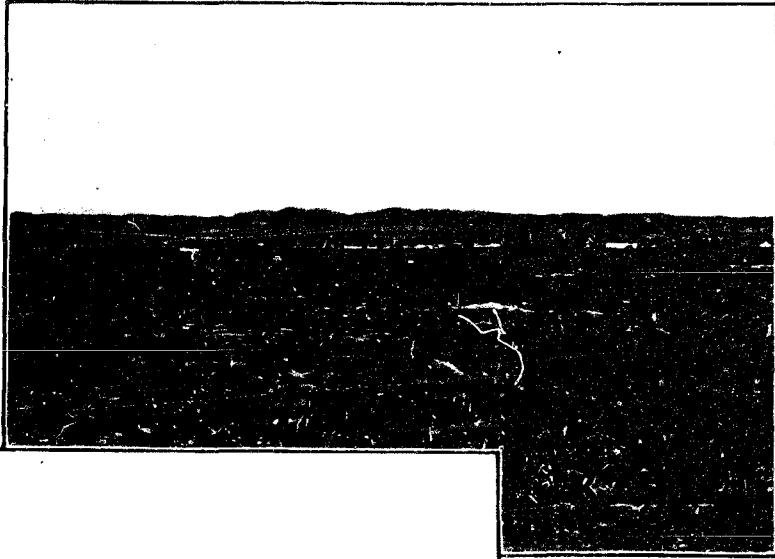


LE SENTIER ENTRE AFLOU ET TAOUIALA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

cantants juifs ou mzabites, et les cases rudimentaires d'une vingtaine d'odalisques presque toutes originaires de la tribu des Oulad-Naïl, baptisées par nos troupiers, du temps de la conquête, du nom d'« alouettes

1. Lieutenant-colonel Trumelet. — Les Français dans le désert.

naïves ». Aux alentours se dressent de grands arbres, surtout des peupliers d'Italie qui, en ce moment défeuillés, donnent une triste impression d'hiver. A côté du village, s'élève le monument principal, le bordj des Affaires indigènes, carré massif, avec quatre bastions aux angles, il a l'air d'un minuscule château fort du Moyen Age; à la porte d'entrée principale, le corps de garde est composé de spahis en burnous rouge et de cavaliers du makhzen en burnous noirs¹. En ce moment, un lieutenant du bureau arabe monte à cheval avec deux spahis à la veste rouge, chevronnée aux manches de trois galons verts; il va à une soixantaine de kilomètres d'ici, brusquement appelé à faire une enquête sur le meurtre d'une femme commis dans un



LE BORDJ D'AFLOU. — DESSINS DE BOUPIER.

VUE D'AFLOU

douar. Quelques instants après, deux indigènes viennent parler à la porte du bordj, deux modestes piétons accompagnés d'un bourricot. Ils arrivent de Laghouat, sans permis de circulation, paraît-il; malgré leurs gestes de détresse, on reste inflexible, et il leur faut retourner en arrière pour chercher leur permis, soit cinq ou six jours de marche. On n'est pas tendre tous les jours, aux Affaires indigènes; mais la fer-

meté est indispensable avec ces gens-là, surtout quand on tient compte des immenses territoires administrés par un seul bureau. A un autre moment, ce sont les allées et venues des cavaliers envoyés en tournée, des prisonniers, des témoins, des plaignants divers qui mettent un peu de vie et de mouvement autour du bordj.

Deux compagnies du deuxième régiment de la légion étrangère tiennent garnison à Aflou; elles occupent des baraquements construits en maçonnerie uniquement avec la main-d'œuvre militaire; ils n'en ont pas moins bonne tournure et ne manquent pas de confort; il y a de telles ressources dans un régiment étranger et un tel assemblage de professions diverses!

Le soldat chargé de la popote des officiers est un ancien cuisinier du khédive, qui servit un certain temps sous le drapeau anglais, dans le corps d'occupation d'Égypte. Un des secrétaires du capitaine du bureau arabe sort d'une école militaire d'Autriche; il fut lieutenant du génie et, après diverses péripéties.

1. Le makhzen se compose de cavaliers riches, bien montés, formant une smala campée là où le prescrit le chef du bureau arabe et toujours prêts à marcher en cas d'insurrection ou pour faire la police dans le pays.

vint échouer à la légion. « Ce planton que vous voyez à la porte des baraquements, nous dit un officier, est un comte italien d'une excellente famille; il mena une existence dévergondée, vécut trois ans en Amérique, élevant du bétail dans les prairies de l'Ouest, refit une fortune et la dissipa de nouveau follement ». — Quelle étrange agglomération d'éléments divers dans cette terrible légion, suprême refuge de tant de naufragés de la vie, de la passion ou du vice!

Nous stationnons deux jours à Aflou. Bien que notre matériel de campement puisse nous suffire, un lieutenant du bureau arabe, remplaçant le capitaine en tournée dans le Sud, nous offre dans le bordj une hospitalité largement et joyeusement française.

Aflou est la résidence habituelle de Sidi Hamza, l'agha du djebel Amour. Nous l'apercevons, traversant la place, tandis que des indigènes lui demandent sa baraka (bénédiction) en baisant pieusement le pan de son burnous bleu orné de la rosette de la Légion d'honneur. Nous lui sommes présentés et nous pouvons apprécier son affabilité, ses manières de gentilhomme et la façon très correcte dont il s'exprime en français. Il apprécie à un haut degré les charmes de la vie parisienne et s'y conduit, paraît-il, en mondain dont l'austérité n'est pas la vertu dominante; Hugues le Roux, dans un de ses ouvrages, l'a fort spirituellement caractérisé en l'appelant « marabout fin de siècle ».

Depuis longtemps sa famille est à notre service, et on ne peut prononcer son nom sans rappeler tout ce qu'elle fit pour aider l'influence française dans le Sud algérien. Le lieutenant-colonel Trumelet s'étend longuement, dans un de ses livres, sur le rôle de Sidi Hamza bou-Bekr, l'oncle de l'agha actuel. C'est à propos des agressions répétées du chérif d'Ouargla contre les tribus placées sous notre protection, que notre commandement militaire songe à utiliser le concours du puissant chef des Ouled-Sidi-Cheik, le descendant en ligne directe d'un kalifat du Prophète et dont la famille avait maintes fois fourni des épouses aux sultans du Maroc. On tabla sur son amour excessif de l'argent pour le gagner à notre cause; il parut céder; puis il eut des remords, craignit de perdre son influence religieuse en s'alliant à des chrétiens et se préparait à nous trahir, quand il fut arrêté et interné deux ans à Oran. Ramené à de meilleurs sentiments, il nous donna des gages éclatants de fidélité. Le général Péliissier l'emmena avec lui sous les murs de Laghouat; avec son goum de six cents chevaux, Sidi Hamza razzia dans les environs vingt-cinq mille moutons et mille cinq cents chameaux. L'année suivante, il guerroyait pour notre compte contre certaines tribus du Maroc et nous ramenait, après un succès complet, trente mille moutons et deux mille chameaux.

Mais son plus beau fait d'armes fut son expédition contre Ouargla. En novembre 1853, il avait été chargé d'aller forcer cet important ksour à reconnaître l'autorité française. Grâce à son influence religieuse



SUR LA ROUTE D'AFLOU: — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

et à ses intelligences avec les Chambâa, il s'empara sans difficulté des oasis de Metlili et de Ngouca. Le sultan d'Ouargla envoya dans le Sud sa nombreuse smala, réunissant quatre mille combattants et se décida à tenir tête à Sidi Hamza qui cherchait à mettre la main sur la smala en fuite. Le sultan occupa de nuit une forte position sur deux dunes élevées, d'accès difficile, où hommes et chevaux enfonçaient jusqu'aux genoux. Sidi Hamza attaqua à la pointe du jour, et une lutte terrible s'engagea sur ce terrain mouvant, dans la solitude du désert. Les gens d'Ouargla tinrent

bon, luttant à outrance pour sauver leurs richesses, leurs femmes et leurs troupeaux; Sidi Hamza fut blessé plusieurs fois et notamment par un coup de massue qui lui brisa les incisives de la mâchoire supérieure; son cheval qui ruait follement, comme pour prendre part au combat, s'abattit dans le sable ensanglanté, et la bataille continua « marbrant la dune de cadavres. » Les contingents de Sidi Hamza donnaient des signes de

défaillance; la victoire allait peut-être lui échapper; c'est alors qu'il eut une inspiration superbe, de celles qui, mieux que les paroles, enlèvent irrésistiblement la troupe. « Pour prouver qu'il veut triompher ou mourir, il choisit pour monture, parmi les chevaux des goums, le kidar le moins propre à la fuite, un cheval dont le chevalier de la Lanche n'aurait certainement pas voulu¹. » Ses gens se reformèrent et le sultan demanda l'aman.

Un marché assez important anime particulièrement Aflou une fois par semaine; il a la physionomie habituelle des marchés arabes.

Le lendemain nous nous mettons en route pour Taouiala; le parcours, d'une trentaine de kilomètres, est peu intéressant; la roche affleure partout en dalles plus ou moins creusées par les eaux et les caravanes; parfois elles sont redressées et affectent des formes étranges de dents recourbées, de champignons arrondis ou de coquilles creuses. La végétation est uniformément maigre et clairsemée; les genévriers et les thuyas expriment, par leurs attitudes contraintes, par les torsions de leurs troncs noueux, la peine qu'ils ont à vivre dans ce sol privé de terre végétale. Dans le creux des ravines, les tamarins se mêlent aux lauriers-roses grands comme des arbres.

Nous rencontrons de loin en loin quelques chacals; mais leurs déjections surtout abon-

dent et prouvent que les pauvres bêtes n'ont pas tous les jours franche lippée; le plus clair de leur repas paraît se composer de baies de genévriers qui traversent intacts leur tube digestif.

Taouiala est un modeste village de terre sèche, délabré et misérable. La maison du caïd domine les autres; son luxe principal consiste à avoir le pourtour de ses fenêtres blanchi à la chaux. Dans le bas, tout à côté, sur les bords de l'oued, s'étendent des jardins fruitiers et des fèves arrosées par des séguïas (canaux). Il ne reste presque rien des murailles de 8 mètres de haut et de la kasbah qui servit autrefois de résidence à l'agha Djelloul ben-Yaya. Le chef indigène étendait son autorité sur tout le Djebel-Amour et y exerçait un pouvoir tyrannique; sa cruauté était devenue proverbiale dans les pays environnants. A l'arrivée des Français en 1846, il fit sa soumission et conserva son commandement sous notre surveillance. A sa mort, en 1853,



UNE JEUNE ALMÉE A AFLOU. — DESSIN DE MIGNON.

1. Lieutenant-colonel Trumelet. Ouvrage déjà cité.

son frère Ed-Din lui succéda comme agha du Djebel-Amour. Nous pourrions avec raison appeler notre camp à Taouiala, le camp des chacals. Le cadavre d'un chameau gisait à quelques centaines de mètres; ces rôdeurs nocturnes se livrèrent à un sabbat diabolique; rien n'est plus étrangement lugubre que ce concert de plaintes lamentables, de glapissements déchirants d'enfants égorgés, qui éclate brusquement dans le silence des nuits.

Un bruit plus désagréable nous réveille avant le jour; un vent assez fort, qui fait claquer nos tentes mal tendues, puis un moment de calme et la pluie qui commence son crépitemment sur la toile.

Ce temps nous force à stationner deux jours à la même place : le ciel est bas, de grandes nuées blafardes courent vers le sud-est, s'accrochent aux arêtes des montagnes et crèvent en rafales de pluie glaciale. Nous nous terrons tant bien que mal sous notre étroite demeure de toile mouillée. Le cheik du village vient bien nous offrir l'hospitalité, mais la propreté douteuse de sa demeure ne nous dit rien qui vaille. Seuls nos chevaux sont conduits au caravansérail; ils faisaient piteuse mine le matin, après une nuit dans la boue, la tête basse, les jambes raides, la croupe tournée du côté du vent.

Les quelques conserves, apportées par précaution au fond de nos cantines, aident à la composition de notre repas avec le poulet acheté par El-Bechir. Ce dernier trouve même, parmi les herbes qui poussent follement en cette saison, une excellente salade dont nous ignorions l'existence. Les Arabes de la campagne ont une connaissance approfondie de toutes les herbes, de toutes les racines comestibles. On sait combien ils sont insouciant du lendemain; après une bonne récolte, il font bombance sans songer à mettre de côté pour les années moins favorisées. Leur provision d'orge est souvent épuisée avant la moisson; ils se serrent alors le ventre et errent dans les champs, à la recherche d'herbes printanières plus ou moins propres à tromper leur faim.

Après deux jours de pluie le temps se lève brusquement dans la matinée; les rayons du soleil percent de toutes parts les nuées mises en déroute et brille joyeusement dans un ciel de pur cobalt.

En quittant Taouiala, nous suivons un ruisseau qui nous conduit à une large vallée; la koubba de Sidi-Tifour montre son dôme blanc au bas d'un piton dénudé; quelques masures sont éparpillées et indistinctes tout autour. Les habitants de ce hameau exploitaient, paraît-il, autrefois avec une certaine âpreté leurs coreligionnaires en se faisant tous passer pour des marabouts descendant de celui qui a donné son nom à la koubba.

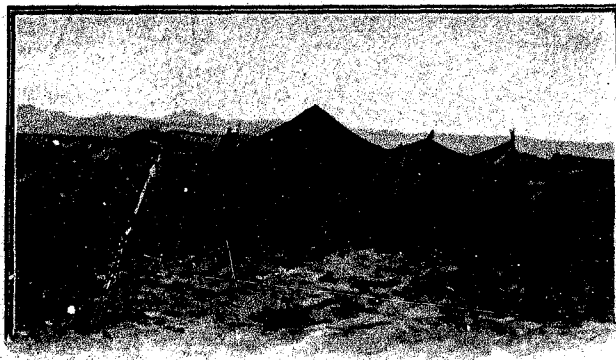
Plus loin, nous côtoyons le Rocher de Sel; c'est une colline ravinée, grisâtre comme teinte générale, mais se colorant au soleil d'irisations roses, bleues, violettes, chatoyantes comme une gorge de pigeon.

De là notre guide, sous prétexte de prendre un raccourci, nous engage dans une âpre chaîne hérissée de dalles nues; le sentier se perd et se confond avec le lit d'un torrent à sec; les pierres, polies par les eaux, sont glissantes comme du verglas. Bien que nous tenions notre cheval par la figure, il s'abat à plusieurs reprises. Comment ne s'est-il pas brisé une jambe? Nous nous le demandons encore. Quoi qu'il en soit, c'est avec un vif soulagement que nous atteignons le bas du versant et que nous arrivons à Tadjerouna.

Très saharien le petit ksar de Tadjerouna, adossé aux dernières pentes du djebel Amour et regardant le désert, le vrai Sahara, si absolument plat dans sa nudité effrayante et son infini de mer solide. Des plateaux calcaires, de quelques mètres d'élévation au-dessus du sol, et appelés gours, se succèdent irrégulièrement, mêlés à des bancs de sable.

(A suivre.)

F. DE L'HARPE.



TENTES DE NOMADES. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE PRISE D'UNE TERRASSE D'AÏN-MAHDI, SUR LE DJEBEL AMOUR. — DESSIN DE SLOM.

DANS LE DJEBEL-AMOUR¹

PAR M. LE LIEUTENANT F. DE L'HARPE.

Aïn-Madhi, une ville historique. — Sièges et combats. — Tadjemout. — Aflou. — Zenina. — Une caravane. — La vie de l'Arabe nomade. — Chez le caïd de Taguin. — La prise de la Smala. — Chellala.



UN ANCIEN TIRAILLEUR DE FRÈSCHWILLER.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. F. DE L'HARPE.

UNE étape seulement, 40 kilomètres, nous sépare d'Aïn-Mahdi; il nous tarde de voir cette cité sainte dont le nom évoque en nous des idées de mystérieux inconnu. C'est le berceau de la secte puissante des Tedjini dont les ramifications s'étendent au sud, très loin dans le Sahara et jusqu'au Soudan. Sidi Ahmed Tedjini fonda son ordre à la fin du XVIII^e siècle; il comprenait ces dernières années, d'après le commandant Rinn, plus de onze cents adeptes. On sait qu'il nous est favorable en ce sens qu'il érige en dogme la soumission fataliste des Arabes au vainqueur: « Puisque Dieu a donné l'Algérie aux Français, dit-il, il est permis de vivre avec eux et il ne faut pas les combattre. »

La route est peu intéressante en elle-même; on longe à quelques kilomètres le massif du kef Rharbi, un chaînon rigide et décharné du djebel Amour; mais il y a un tel charme à cheminer ainsi dans un pays inconnu, à sentir le soleil flamboyant et à admirer l'incomparable coloris de ces paysages africains qu'on n'éprouve aucun ennui et que la pensée semble plus alerte, plus libre et comme excitée par la griserie du grand air et la surabondance de la lumière.

Nos yeux ne faisaient plus attention au décor monotone quand, du sommet d'une large ondulation, nous apercevons, tout près, Aïn-Mahdi. On se demande pourquoi des villes ont été érigées en des lieux

pareils; il semble qu'aucune considération humaine n'ait influencé leur fondateur et que la volonté d'Allah seule ait désigné l'emplacement de certaines cités saintes. L'apparition imprévue d'Aïn-Mahdi dans l'immensité rase du steppe, rappelle, toute proportion gardée bien entendu, l'impression qu'on éprouve en arrivant de Sousse à Kairouan: après 50 kilomètres dans la plaine inculte, vide et morte, on voit se dresser une ville imposante, compacte, sévère, ceinte de murailles, sans le moindre arbre et sans la moindre verdure.

Une grande mare, pleine d'une eau limpide où se reflète la coupole blanche d'une koubba, égaye l'entrée d'Aïn-Mahdi. Puis, en passant sous sa porte unique, on a bien l'impression d'entrer dans une petite ville forte.

1. Suite. Voyez page 402.

TOME VIII, NOUVELLE SÉRIE. — 43^e LIV.

N^o 43. — 25 Octobre 1902.

Ses murailles, garnies de créneaux en forme de pyramides, ne sont guère redoutables; elles l'étaient davantage autrefois et permirent aux habitants d'Aïn-Mahdi de soutenir avec succès plusieurs sièges.

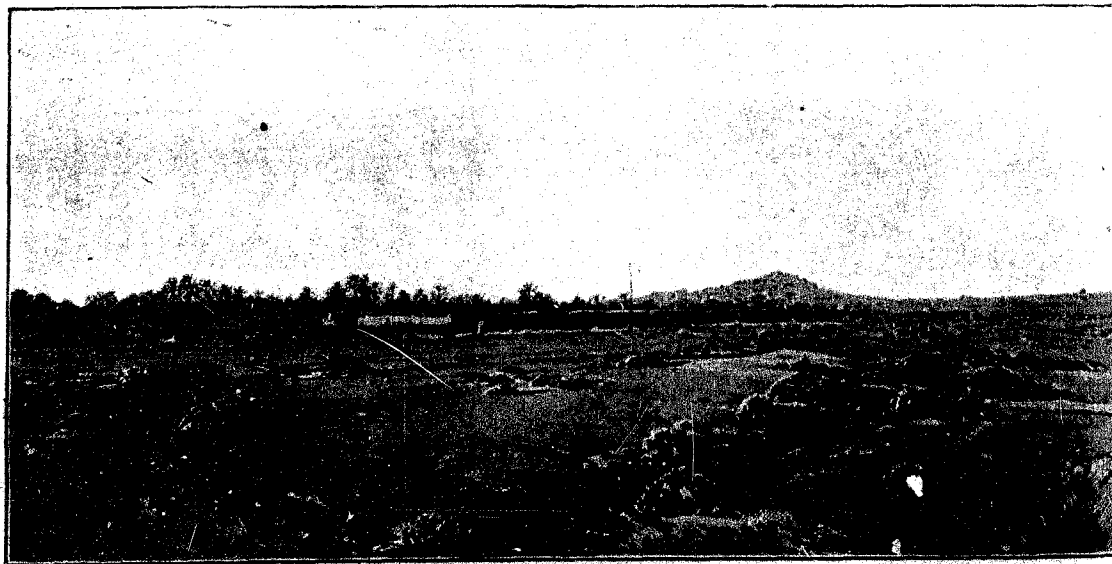
En 1785 notamment, le bey d'Oran bloqua la ville pendant deux mois et demi et dut battre en retraite. Plus tard, en 1826, son successeur éprouva devant la ville un nouvel échec. Mais le siège le plus célèbre fut celui qu'Aïn-Mahdi soutint contre Abd el-Kader.

Vers 1827, l'émir, refoulé du Tell à plusieurs reprises, sentit la nécessité de se créer au Sud un solide point d'appui, une sorte de place forte et d'arsenal. Il somma Tedjini de lui ouvrir les portes de la ville, de faire avec lui cause commune contre l'envahisseur infidèle. Tedjini voulut garder son indépendance. Abd el-Kader en fut donc réduit à employer la force; le sol de sa tente fut solidement pavé et indiqua son intention bien arrêtée de séjourner sous les murs de la ville jusqu'à ce qu'il en fût maître. Au bout de huit mois il n'avait fait aucun progrès; son orgueil en était vivement froissé. A bout de patience, il eut recours à la ruse; il feignit d'être revenu à d'autres sentiments, fit ostensiblement transporter à Laghouat sa smala, leva le camp, puis manifesta l'intention d'aller faire ses dévotions sur la tombe du grand marabout. Toutefois, afin que sa dignité ne fût pas compromise, il demandait à Tedjini d'évacuer la ville pendant cinq jours. Il fut cru sur parole; mais la parole d'Abd el-Kader n'était que la parole d'un arabe. Il entra avec sa suite, visita le tombeau du saint, puis fit occuper la porte de la ville; ses fantassins, embusqués à proximité, s'y ruèrent, mirent tout au pillage, rasèrent les murs et ne laissèrent debout que la maison de Tedjini.

Deux ans après, celui-ci rentra dans sa capitale religieuse, répara les ruines et fit rebâtir les murailles.

Dès notre arrivée, nous nous présentons au caïd de l'endroit. Il nous installe dans une vaste chambre donnant sur une galerie d'où l'on voit, par-dessus les jardins, la ligne rigide du djebel Amour qui barre l'horizon. Le soir, on nous offre un copieux *mechoui*, c'est-à-dire un mouton de taille moyenne, rôti à la broche et servi tout entier sur un immense plat de cuivre. Cette pièce de résistance faisait suite à une série d'autres plats, fortement épicés, que nous avalons sans sourciller, amoureux de la couleur locale, en dépit des protestations de notre palais brûlé par le *felfel*. Tout est supportable, jusqu'au couscous au miel, servi pompeusement sous un chapeau de sparterie d'alfa brodée de laine; il eût été succulent sans la sauce de lait aigre, mélangée de beurre rance, qui l'imbibait; impossible d'y goûter. Nous terminons la soirée sur la galerie; on apporte le café, dans des tasses d'ancienne faïence. Le caïd nous tient compagnie et El Bechir est là comme interprète; nous passons des heures inoubliables à causer de choses arabes, de récits et de légendes se rapportant au siège d'Abd el-Kader et à Tedjini; en face, le croissant effilé de la lune, le croissant musulman, descend peu à peu et s'incline sur la chaîne dentelée du djebel Amour, et quand nous nous faisons, les abois de quelque chien de douar troublent seuls la paix de la nuit.

Le lendemain, nous visitons la mosquée d'aspect assez gracieux avec son minaret recouvert de tuiles vertes vernissées; l'intérieur contient le tombeau de Sidi Ahmed; aux boiseries dorées, aux murs sont appendus de fort belles tapisseries, de riches étendards de soie brodée envoyés au grand marabout par les principales capitales du monde musulman, Fez, Tunis, Constantinople. Un cep de vigne, plusieurs fois

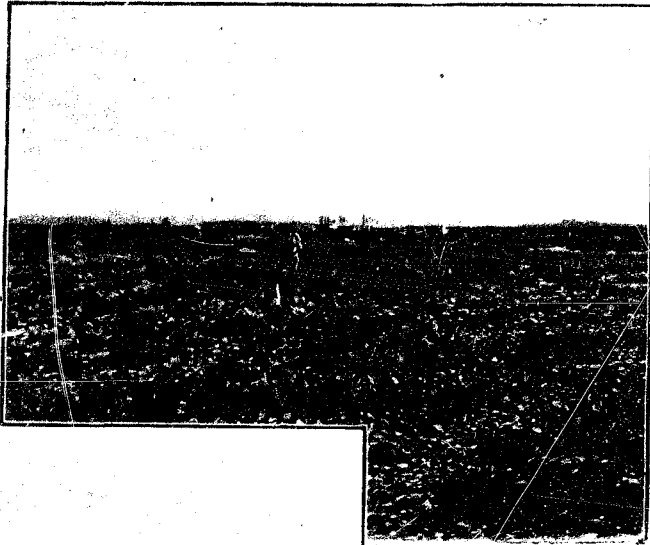


TADJEMOUT VU EN ARRIVANT DE LAGHOUAT. — DESSIN DE BOUDIER.

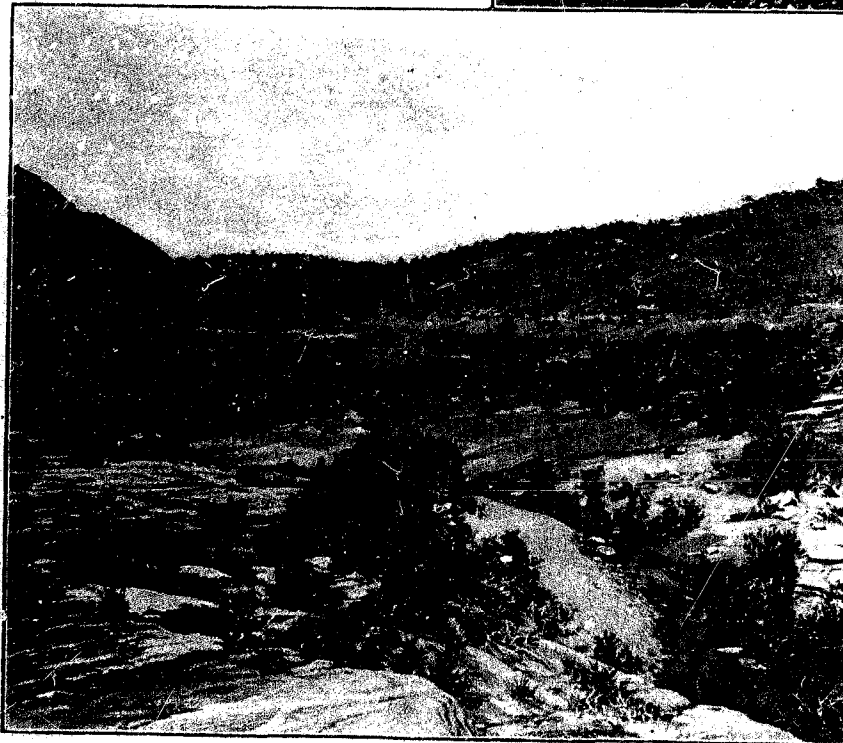
centenaire, donne à la cour de la mosquée un air rustique et vénérable; dans un coin le gardien, un vieux nègre, instruit une douzaine de bambins qui psalmodient le Coran.

Aïn-Mahdi possède des jardins assez prospères, des arbres fruitiers et quelques palmiers; nous nous rappelons qu'à l'époque où Fromentin visita cette ville, vers 1853, il n'y vit que deux palmiers restés seuls debout après la dévastation d'Abd el-Kader.

Vers 1846, s'il nous souvient bien, la première colonne française qui poussa du côté d'Aïn-Mahdi n'y entra pas. Cette colonne, envoyée dans le Djebel-Amour, présentait cette particularité qu'elle était presque entièrement composée de fantassins montés à chameaux. Chaque groupe de deux hommes avait à sa disposition un chameau; ils montaient à tour de rôle sur l'animal porteur des deux havresacs, d'un



VUE GÉNÉRALE D'AIN-MAHDI.



PAYSAGE DANS LE DJEBEL-AMOUR. — DESSINS DE BOUDIER.

bissac avec vingt-cinq ou trente jours de vivres et de dix à douze litres d'eau dans une outre. Ce système donna de bons résultats: la colonne parcourait sans fatigue une moyenne de 45 kilomètres par jour et n'était encombrée d'aucun convoi. Il y a cinq ou six ans, un vieux tirailleur retraité et plusieurs fois décoré nous expliquait comment le général de Lamoricière arriva par un autre moyen à se passer également de convoi. Avec quatre jours de vivres, il tint campagne pendant vingt jours,

sans autres bagages que des moulins à bras. Quand les troupes, à court de vivres, commençaient à murmurer: « Dans la terre, cherchez dans la terre, disait-il; les Arabes les cachent, vous les trouverez. » Et nos fantassins se déployaient alors en longues lignes de tirailleurs très espacés et sondaient le sol avec leurs baguettes de fusil et avec leurs baïonnettes; généralement alors on sentait, dans les terrains d'argile sablonneuse, les pierres fermant les silos remplis d'orge, et la troupe était approvisionnée. Avouons, si ce moyen fut réellement employé, que c'était un ravitaillement des plus aléatoires.

En 1846 donc, Sidi Ahmed Tedjini était notre allié; toutefois il ne voulut pas consentir à ce qu'une colonne française, entrant dans la ville sainte, portât par ce fait atteinte à son prestige; on se plia à son désir, et on se contenta d'envoyer, de Tadjemout à Aïn-Mahdi, une délégation de dix officiers avec une escorte de douze chasseurs d'Afrique et de cent cavaliers du goum. Les khalifats désignés par le marabout reçurent gracieusement, mais avec dignité, cette délégation qui, pendant trois heures, visita la ville à son aise.

En 1864, les tribus du Djebel-Amour, comme la plupart de celles du Sud oranais et algérien, étaient en état d'insurrection. Vers la fin de l'année, le général Yusuf, commandant la colonne principale du Sud algérien, avait reçu l'ordre de combiner une action avec les troupes du général Deligny, de la division d'Oran. Dans ce but, il quitta Laghouat avec dix jours de vivres, et vint camper à Aïn-Mahdi; le général Deligny ne pouvant le rejoindre, il prit la résolution de s'engager seul dans le Djebel-Amour. Il emporta sept jours de vivres, deux sur les mulets, cinq sur les hommes et pénétra par le défilé de Foun-el-Reddad, dont nous apercevons d'ici l'échancrure entre des parois abruptes. Les rebelles s'enfuirent à son approche, épouvantés de cette marche audacieuse en terrain pareil. La colonne, arrivée à El-Richa, reçut la soumission de plusieurs tribus. Elle se dirigea ensuite sur Taouiala; pendant la route, un violent orage, accompagné de grêle et de neige, fit déborder les torrents et la força à bivouaquer à quelques lieues du village. Les soumissions continuèrent; le général Yusuf revint à Aïn-Mahdi et se réapprovisionna au « biscuit-ville » qu'il y avait installé. Le temps était excessivement froid; le bois manquait absolument autour d'Aïn-Mahdi, et les soldats n'avaient pour faire du feu que quelques caisses à biscuit vides.

C'est seulement vers la fin du mois de décembre 1864 que le général Deligny parvint à Tadjerouna, après avoir traversé le difficile massif du djebel Amour; le mauvais temps, le froid, les tourmentes de neige avaient, nous l'avons dit plus haut, fait considérablement souffrir les troupes. En même temps, arriva à Tadjerouna le général Yusuf, avec quinze jours de vivres.

Plus tard, en 1869, le marabout d'Aïn-Mahdi, le fils de celui qu'assiégea Abd el-Kader, fut mêlé à l'insurrection, et nos soldats opérèrent de nouveau dans ces parages. Sidi Kaddour Hamza avait reparu dans le Djebel-Amour, vers Aflou et Taouiala; le colonel de Sonis, alors commandant supérieur de Laghouat, fut chargé d'organiser une colonne et d'étouffer l'insurrection.

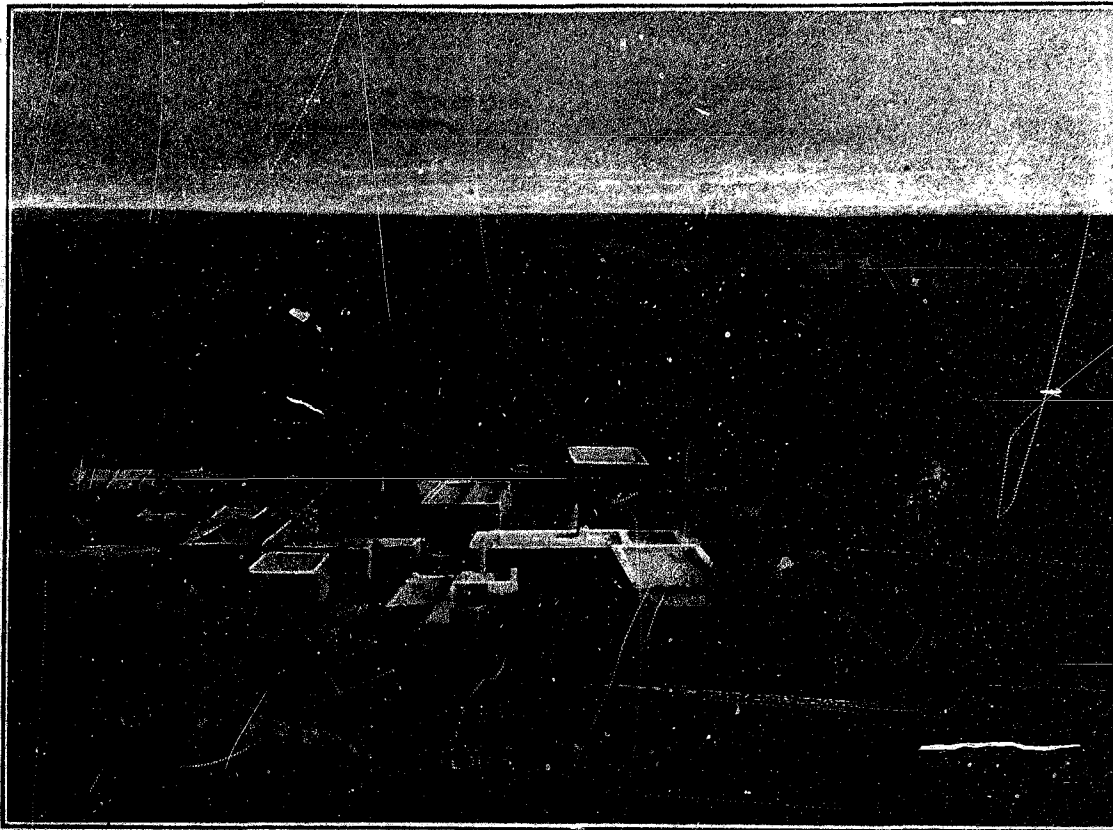
Il se trouvait près de Tadjemout quand Tedjini lui fit demander des cartouches et de la poudre, afin, disait-il, de résister aux rebelles que nous allions combattre. Une circonstance fortuite apprit au colonel de Sonis que la demande du marabout était une fourberie, qu'il avait eu une entrevue avec Sidi Hamza et qu'il devait joindre ses forces aux siennes. La colonne française, forte seulement de mille hommes et de deux pièces, se mit aussitôt en marche dans la direction d'Aïn-Mahdi. Afin d'être prêt à toute attaque, son chef lui fit prendre la formation de Bugeaud, le carré, avec les huit cents chameaux et leurs conducteurs au centre; cette précaution ne fut pas de trop; au débouché d'un col, à 6 kilomètres au sud-est d'Aïn-Mahdi, le carré fut brusquement assailli par trois mille cavaliers et mille fantassins; il gagna une des collines basses qui fermaient le col et tint tête aux charges répétées des rebelles. Écoutons le colonel Trumelet raconter ce



UN COIN DE RUE A TADJEMOUT. — DESSIN DE GOTORBE.

brillant épisode; on croirait entendre le récit de la bataille d'Héliopolis ou de celle des Pyramides: « Les goums ennemis, avec leurs drapeaux flottants, malgré les vides qui se creusent dans cet amas de cavaliers, dans cette cohue en délire, malgré les selles que perdent leurs cavaliers... ne songent point à désertir le combat... Les obus à balle fouaillent ensifflant cette masse désordonnée... Vingt fois ils reviennent à la charge, soit en masse, soit en échelons; mais chaque fois, ils sont arrêtés court par les feux de salve ou à volonté, à 100 mètres des faces

du carré. » Alors ils essayent une autre tactique; les cavaliers feignent une attaque sur trois des faces; pendant ce temps, des tirailleurs à pied rampent vers la quatrième face où une brèche existe par suite des difficultés du terrain. De Sonis aperçoit le mouvement, fait avancer deux escadrons réguliers et vient à bout des dernières charges.



VUE PRISE DU SOMMET DE TADJEMOUT VERS LE SUD. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. F. DE L'HARPE.

C'était la première fois que le chassepot était employé dans ces régions, et les Arabes, ne voyant plus manœuvrer la baguette pour charger l'arme, étaient effrayés comme par quelque engin diabolique.

Ce combat porte le nom de combat d'Oum-ed-Debbab. Il mit à néant les promesses du marabout rebelle, de nous chasser de Laghouat, de Djelfa et de Bou-Saada.

Une partie des fuyards du combat d'Oum-ed-Debbab crurent trouver un refuge sous les murs d'Aïn-Mahdi, mais leurs alliés de la veille les requrent à coups de fusil; une colonne volante fut lancée sur leur piste et faillit les atteindre à Tadjerouna où ils avaient été également fort mal reçus. Ils s'enfoncèrent dans le Sud.

Nous avons quitté Aïn-Mahdi le matin, et nous évoquions le souvenir de ces luttes du passé, en songeant à tout ce qu'il avait fallu d'héroïsme et d'endurance à nos troupes pour guerroyer en pays pareil, sans routes, sans eau, sans ressources d'aucune sorte.

Après une heure de marche, nous arrivons à Gourdane. C'est le nom d'une propriété de Tedjini, créée là en plein steppe pierreux, et adossée à quelques collines chauves; une villa confortable s'élève dans un grand parc dessiné à la française. Sa construction est un acte de galanterie qu'il faut dire.

On sait que Tedjini, interné à Bordeaux pour avoir été mêlé à certain mouvement insurrectionnel, s'éprit de la fille de son geôlier et l'épousa; rentré en grâce et revenu à Aïn-Mahdi, il installa son épouse française à Gourdane, ayant cherché à y créer un décor qui rappelât en quelque sorte à celle-ci le pays natal.

Madame Tedjini ne manque pas de recevoir aimablement ses compatriotes de passage, et si le gérant de la propriété ne nous eût appris son absence, nous nous serions fait un devoir d'aller la saluer.

Tedjini n'est pas déconsidéré aux yeux de ses compatriotes pour avoir épousé une Française; le Coran ne le défend pas et, d'ailleurs, la crédulité naïve et superstitieuse des Arabes sut glorifier Tedjini de son mariage. Ces gens-là sont convaincus qu'en France il se changea en lion, et épouvanta tellement la police et l'armée de Bordeaux qu'on dut le relâcher; quant à sa femme, il l'enleva par un rapt d'une prodigieuse audace, et, en sa qualité de marabout, il la conduira tout droit en paradis! Ainsi, son prestige de personnage sacré demeure intact; lorsqu'il visite les ksour, on s'empresse autour de lui pour baiser son burnous, son cheval ou sa voiture; le plus pauvre lui donnera sans regret son unique brebis ou la moitié de sa récolte,

et le produit de ses dîmes en argent ou en nature, joints aux revenus de ses nombreuses propriétés à Aïn-Mahdi ou à Tadjemout, lui permettent de mener une existence large et fastueuse.

Nous voici bientôt à Tadjemout : une agglomération de masures grises et ternes couronne un mamelon et domine la nappe verte des jardins, la palmeraie et le lit de sable rose de l'oued Mzi où les filets d'une eau argentée s'entrecroisent parmi les roseaux et les tamaris. Au fond, des montagnes rocheuses aux tons ardents; d'un côté, la chaîne bleuâtre du djebel Lazreg et du kef Rharbi, de l'autre la plaine infinie.

Depuis longtemps nous désirions voir Tadjemout; son nom seul, d'un exotisme bien marqué, nous plaisait déjà et évoquait devant nos yeux l'image d'une gracieuse oasis; puis nous avions retenu certaine phrase de Fromentin à son sujet : « Je ne connais pas, dit-il, de village arabe qui se présente avec plus de correction ni dans des conditions de panorama plus heureuses que Tadjemout, quand on l'approche en venant d'El-Aghouat. » Et, sur la foi de cette affirmation, nous faisons un coude et nous allons traverser l'oued en aval du village afin de l'aborder par la route de Laghouat. Aucune désillusion : c'est bien un de ces tableaux où tout semble groupé à souhait pour l'enchantement de l'artiste; à ce moment, le soleil se couchait sur le désert dans un rayonnement magnifique de flamme et d'or; les troupeaux rentraient au village en files bêlantes et soulevaient sous leurs pas une poussière vermeille; sur un tertre d'argile, au sommet du village, quelques Arabes étaient accroupis et pelotonnés dans leurs burnous blancs; nous allons près d'eux contempler l'ensemble du paysage; il y a, surtout à cette heure du jour, dans ces ciels lointains et pâlis, dans ces montagnes chaudement éclairées, des gammes de teintes d'un effet inexprimable, qui ravissent l'œil comme une musique suave ravit l'oreille.

Le lendemain nous flâmons dans l'oasis et le village; beaucoup de maisons sont en ruines ou à demi-croulantes; et, une fois de plus, nous constatons qu'il ne faut pas voir de près les villages arabes; la misère et la malpropreté s'y étalent toujours désagréablement.

La maison d'école, seule blanchie à la chaux, attire l'attention. Une vingtaine de bambins encapuchonnés y apprennent notre langue; le maître d'école, unique Français de Tadjemout, sorte de missionnaire perdu en pays étranger, est un caporal de tirailleurs; il s'emploie de tout cœur à sa besogne et son exil ne lui paraît pas trop dur à supporter.

On s'en aperçoit en voyageant en Algérie : une des préoccupations constantes de la France est d'instruire les jeunes Arabes et de les civiliser au sens élevé du mot. C'est une œuvre généreuse et digne des traditions françaises; nous voulons élever le niveau intellectuel des indigènes que nous avons conquis, nous les assimilons par l'instruction, et non pas, comme l'Angleterre dans les Indes, les abêtir et les exploiter. Mal-

heureusement, les résultats ne sont pas toujours brillants. Nombre de voyageurs, nombre de rapports officiels même, ont affirmé que c'était chez les indigènes à qui nous avons donné l'instruction la plus étendue que nous rencontrions le plus d'hostilité; qu'il faut reléguer au rang des utopies l'assimilation complète des indigènes; qu'il faut surtout compter sur la force pour assurer la soumission des musulmans. Cela est peut-être bien une vérité incontestable; néanmoins, les idées répandues par l'instituteur dans les moindres



A LA PORTE D'UN CAFÉ ARABE, A AROU. — DESSIN DE GÉRARDIN.

villages d'Algérie ne peuvent moins faire que de modifier peu à peu le cerveau des générations futures. En tous cas, le spectacle de la France, traitant comme ses propres enfants les fils d'une race qu'elle a vaincue, est plus édifiant et plus moral que celui de l'Amérique, traquant et exterminant comme des bêtes fauves les dernières tribus des Peaux-Rouges.



VUE DE ZÉNINA. — LE MARCHÉ DE ZÉNINA. — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. F. DE L'HARPE.

Pour regagner Aflou, nous choisissons comme itinéraire la vallée de l'oued Mzi; nous cheminons dans un terrain assez plat pendant une dizaine de kilomètres, puis nous entrons dans le Djebel-Amour que nous devons traverser dans ses parties les plus sauvages; aucun village, aucun campement. Pendant cette étape de plus de 40 kilomètres, nous ne rencontrons qu'une famille de pauvres indigènes émigrant vers le Sud; ils sont vêtus de haillons incolores; ils ne possèdent pas de chameaux; tous leurs biens sont arrimés sur le dos de quelques vaches maigres et de quelques bourricots efflanqués.

Le sentier remonte l'oued Mzi et le serre de près; les gorges succèdent aux gorges; parfois toute trace disparaît; on suit le lit pierreux d'un torrent; à droite et à gauche s'élèvent les fameuses *gadas*, plateaux rocheux, aux bords escarpés en falaise et boisés de pins et de genévriers; ces gadas servirent maintes fois de refuges aux populations montagnardes contre les nomades pillards du désert.

Malgré ses difficultés, la route est des plus pittoresques. Le jour baisse, le terrain est de plus en plus déchiqueté et nous commençons à craindre de ne pas arriver à Aflou avant la nuit; nous suivons quelques pistes incertaines qui se croisent et se perdent; nous voilà sans aucune trace, errant au hasard à travers les pierres et les alfas; le flair du guide nous amène à franchir à pied une arête rocheuse; de son sommet enfin nous nous orientons par la vue de quelques hauteurs connues, et bientôt nous apercevons les peupliers d'Aflou.

La forte étape que nous venons de faire nous vaut bien un jour de repos: nous en profitons pour acheter quelques souvenirs dans les boutiques des indigènes. On n'y trouve rien de local; il ne nous reste donc qu'à nous asseoir au soleil pendant de longues heures, et à offrir quelques cigarettes aux hétaires de l'endroit qui, parées de colliers de pièces d'or, attendent indolentes sur le seuil de leur masure. Le mobilier est des plus rudimentaires: un grabat encombré de couvertures multicolores, quelques ustensiles de poterie

grossière près de l'âtre, des hardes pendues çà et là, et le coffre contenant les objets les plus précieux. Plusieurs de ces demoiselles vivent avec leur mère, personne au sexe indéterminé, qui leur sert de tout, même de domestique; madame Cardinal est de tous les pays; ou la trouve au seuil du désert. Nous allons aussi au café arabe où nous prenons plaisir à causer avec les indigènes.

La route d'Aflou à Zenina ne présente aucune particularité remarquable; les montagnes s'abaissent, les cultures deviennent plus nombreuses, et c'est toujours le même aspect du djebel Amour, les mêmes bosquets de genévriers, de thuyas, de pins et de chênes verts. Un seul village à mentionner, Sidi-Bou-Zid, groupant ses maisons sur une petite colline, à côté d'un cimetière et d'une koubba.

Peu après, la curiosité nous attire en dehors de la piste, et nous fêtient plus d'une heure vers le tombeau d'un marabout quelconque, autour duquel une bande d'aïssaouas, confrérie bien connue, se livre à ses étranges exercices religieux. Les tambours, les flûtes, les aigres clarinettes, les chants nasillards rythment les mouvements d'une dizaine de croyants de tout âge, se tenant par le bras, s'inclinant en avant et se renversant en arrière, en invoquant, ou plutôt en rugissant le nom d'Allah, jusqu'à ce qu'ils se sentent arrivés au paroxysme de l'exaltation religieuse. Alors, ils cessent, échevelés, baignés de sueur, les yeux hagards. Maintenant, c'est l'épreuve de leur insensibilité miraculeuse; un grand diable, le torse nu, se frappe le dos à coups de sabre; un tout jeune



LE KAOUADJI DU CAÏD DE TAGUIN. — DESSIN DE J. LAYÉ.

homme se fait enfoncer de longs clous dans la peau des joues; un autre se jette à genoux sur un tas de feuilles épineuses de cactus. Ils vont terminer la fête par un festin préparé en plein air et par des chants prolongés fort avant dans la nuit.

Zenina, de loin, a l'air d'une petite ville avec ses murailles, ses quelques maisons à deux étages et sa

mosquée. Le caïd de l'endroit nous offre gracieusement une chambre dans un de ses immeubles inhabités, grande bâtisse à galeries mauresques et à cour intérieure. Nous sommes à côté de la mosquée; aux heures prescrites, le « moudden » chargé de cette fonction monte sur le minaret, et, se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, proclame la grandeur d'Allah et la gloire de son prophète. Dans le silence de la nuit ou dans les rayonnants après-midi, nous aimons entendre cette voix sonore égrener sa trainante psalmodie « la illah, Allah illah, Mohammed rassoul Allah. Allah akbeur! Allah akbeur! Allah akbeur! » Tout comme les tintements d'un angelus de village, cette invocation a le don de nous pénétrer d'un profond recueillement religieux.

Zenina a d'assez nombreuses boutiques; toujours les mêmes, des drapiers, des épiciers, des cordonniers, des boulangers. On y fabrique d'épais burnous bruns en poil de chameau et quelques tapis de haute laine.

Le lendemain de notre arrivée est un jour de marché; dès l'aube les marchands ambulants viennent s'essayer, à l'emplacement réservé, leurs petites tentes de toile; des caravanes de chameaux apportent des sacs d'orge, de froment et de dattes; l'instituteur, le seul Français du village, est tout heureux de nous accompagner et de causer pendant quelques heures avec un compatriote, occasion assez rare dans son exil.

Il nous montre sur une butte, qui touche les murs de Zenina, certaines silhouettes d'animaux grossièrement sculptés dans le roc et qui ont maintes fois éprouvé la sagacité des archéologues.

Comme les précédentes, toutes les pistes que nous avons suivies aux environs de Zenina ont été foulées plusieurs fois par nos troupes, en tous temps et en toutes saisons; à chaque nom se rattache un souvenir de la conquête ou des luttes contre les insurrections. En 1864 notamment, le ksar de Zenina, assiégé par les rebelles du cercle de Boghar, se défendit vaillamment jusqu'à l'arrivée d'une colonne de secours commandée par le général Yusuf. La même année, ce général croisa plusieurs mois dans la région, entre Djelfa,

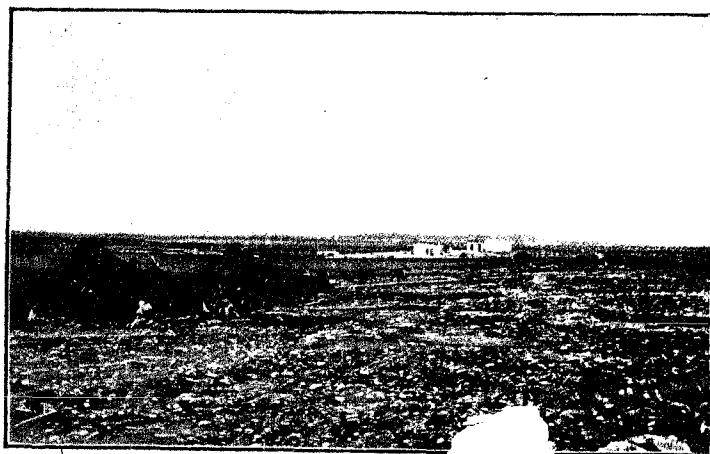
Tadjemout et Zenina, mais avec une sage lenteur et sans exténuer ses troupes par d'inutiles marches et contre-marches. Cet illustre vétéran des guerres d'Afrique connaissait à fond la manière de faire des Arabes: harceler nos soldats, fuir sans cesse, égorger les trainards et amener la désagrégation des colonnes par la fatigue et l'usure d'interminables déplacements.

Nous quittons Zenina pour prendre au nord la route de Taguin; la piste sablonneuse se développe dans un pays sans intérêt; les maigres arbustes, qui jalonnaient le terrain, finissent par disparaître, et les immenses champs d'alfa et de chih leur succèdent. Heureusement le soleil est toujours si clair, l'air si limpide



SIDI-BOU-ZID. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. F. DE L'HARPE.

qu'il rend attrayants les paysages les plus simples et les plus arides. Une caravane fait route avec nous; nous ralentissons l'allure pour jouir plus longtemps de ce tableau si pittoresquement arabe et si puissamment suggestif. Les chameliers chantent, en entremêlant leurs strophes d'appels gutturaux destinés à exciter leurs bêtes; d'autres ont tiré de leur capuchon une flûte de roseau et accompagnent les chansons de



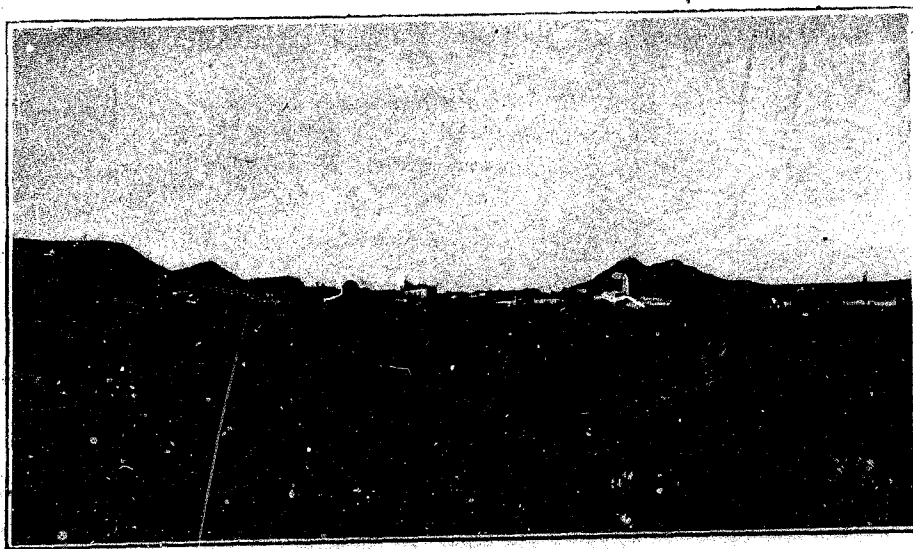
VUE DE TAGUIN OU A EU LIEU LA PRISE DE LA SMALA EN 1846. — DESSIN DE BOUDIER.

modulations incomparablement tristes et douces. Pourquoi donc devenons-nous rêveurs? pourquoi sommes-nous profondément remués par des mélodies si frustes, par le spectacle si simple de cette caravane cheminant dans un paysage impassible, aride et invariable? C'est qu'il y a, dans la vie de l'Arabe nomade, restée primitive et stationnaire, des aspects et des visions qui nous charment en nous transportant brusquement à plusieurs siècles en arrière. Les époques lointaines de la féodalité et de la chevalerie exercent sur nos esprits une puissante séduction, malgré leurs revers de dure barbarie. Mais pour les évoquer d'une façon vivante, il ne nous reste que de vagues souvenirs, des données historiques plus ou moins fidèles, quelques tableaux, quelques vieux manoirs, quelques armures rouillées, avec lesquels certains écrivains romantiques ont pourtant composé des merveilles. Au contraire, pour ressusciter le Moyen Âge arabe, les chevauchées impétueuses des conquérants de l'Islam, les splendeurs des califes de Bagdad ou de Cordoue, nous avons des éléments plus précis, des coins de tableaux plus animés, des scènes plus suggestives que toutes les descriptions des vieux chroniqueurs ou tous les débris étiquetés dans les vitrines d'un musée. La tente arabe, le burnous, la selle, les haïks, les tatouages des femmes arabes sont les mêmes aujourd'hui que du temps de Sidi Okba.

« L'Arabe à pied, dit Fromentin, drapé, chaussé de sandales, est l'homme de tous les temps et de tous les pays, de la Bible si l'on veut, de Rome, des Gaules, avec un trait de la race orientale et la physionomie propre aux gens du désert. Il peut figurer dans quelque scène que ce soit et c'est une figure que Poussin ne désavouerait pas. »

Assistez à un mariage dans le désert et vous pourrez vous croire au XII^e siècle tout aussi bien qu'au XIX^e. Voici les femmes avec leurs hautes coiffures, sortes de tiaras garnies de pendeloques enchevêtrées, de chaînettes et d'épingles; elles sont accroupies et guindées dans leurs costumes comme une rangée d'idoles. Les cavaliers des douars environnants viennent, sous leurs yeux, exécuter leurs prouesses équestres, superbes avec leurs vestes et leurs gilets de toutes nuances, verts, mauves, jaunes, écarlates, leurs ceintures de soie bigarrée, leurs bottes de maroquin rouge; superbes aussi les chevaux avec des selles de filali brodées d'or et d'argent, des étriers damasquinés, de longues housses de soie à deux couleurs, qui leur couvrent la croupe et descendent presque jusqu'à terre leur donnant vaguement l'aspect de palefrois du Moyen Âge caparaçonnés pour un tournoi. La bride aux dents, debout sur leurs étriers, les cavaliers se livrent à des fantasias étourdissantes; on voit dans un nuage de poussière des flamboiements d'or et d'acier, des burnous qui flottent, des fusils qui tournoient à bout de bras, des coups de feu. C'est le simulacre d'une mêlée telle qu'elle pouvait se produire entre les partisans rivaux des successeurs de Mahomet. Nous ne sommes pas en présence d'une représentation d'opéra comique, dans l'étroite salle d'un théâtre, devant des

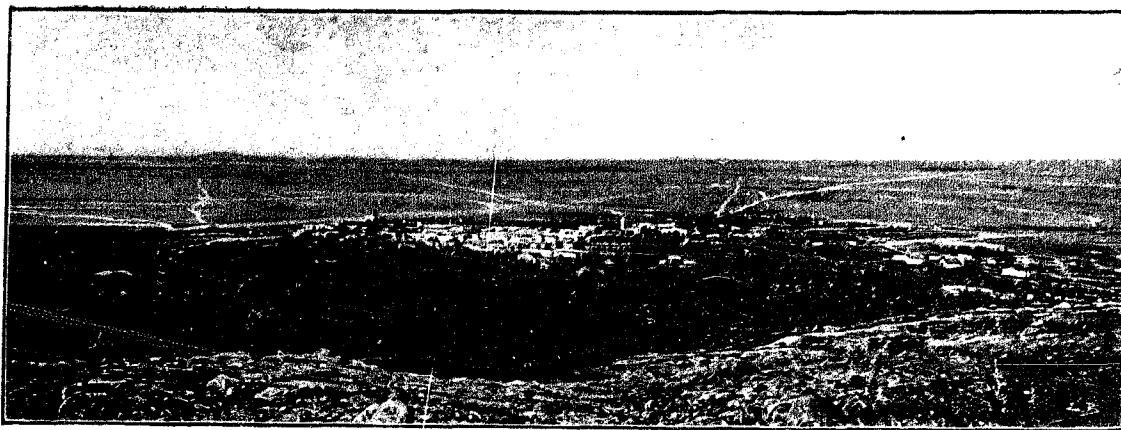
décors de toile peinte; nous sommes dans le vrai steppe, aux horizons immenses, sous le soleil éblouissant d'Afrique... Maintenant, suivant l'usage antique, la fiancée, vêtue comme Rebecca, monte dans un palanquin et fait sept fois le tour de sa future demeure, une tente nouvellement dressée; les femmes du douar, jeunes et vieilles, la suivent, s'accrochant en



VUE DE CHELLALA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. P. DE L'HARPE.

grappe aux flancs du chameau et conjurant les djinns par une sorte de complainte trainante et douce à laquelle la fiancée répond d'une voix enfantine.

Dans une autre circonstance, on peut voir défiler une troupe de pèlerins allant accomplir leurs dévotions sur la tombe d'un saint marabout; ils s'en vont en cohue derrière un vieux croyant au teint fauve, au



VUE PRISE DE LA COLLINE DE CHELLALA VERS LE NORD. — DESSIN DE BOUDIER.

profil d'aigle, qui porte l'étendard de soie verte; des darboukas ronflent, des fifres glapissent, leur rythme précipité électrise cette foule et semble la soulever de terre. Tout à l'heure, autour de la koubba, leur enthousiasme n'aura plus de bornes, et ils se livreront aux démonstrations de la foi ardente et fanatique des anciens âges, de cette foi qui entraînait les croisés sur les pas de Pierre l'Ermite et les tribus de l'Arabie à la suite de Mahomet.

En certains endroits, on assiste encore à des chasses au faucon. Des cavaliers les tiennent encapuchonnés sur leur poing ganté; dès que les chiens lèvent un lièvre, une perdrix ou une outarde, les oiseaux, rendus libres, se précipitent, planent un instant et fondent sur leur proie qu'ils aveuglent; les chasseurs accourent au galop, s'emparent du gibier et donnent aux faucons quelques becquées de chair encore chaude.

Nous faisons toutes ces réflexions, nous revoyons toutes ces scènes diverses en traversant la plaine monotone de Taguin et en regardant s'éloigner la caravane dont les nombreux chameaux porteurs de palanquins profilaient leurs silhouettes ténues sur le ciel vert doré du couchant.

L'endroit qui porte le nom de Taguin est une sorte de cuvette à fond plat et marécageux, d'où s'écoule un ruisseau vaseux appelé plus loin le Chélif. Quelques tentes disséminées et deux maisons, celle du caïd et celle de l'instituteur de la localité, sont les seuls points de repère qui fixent le regard dans l'uniformité rousse du paysage. C'est sur un des versants de cette cuvette que la smala d'Abd el-Kader stationnait paisiblement, couvrant de ses trois ou quatre mille tentes l'étendue d'une ville, quand la cavalerie du duc d'Aumale apparut brusquement, chargea malgré son faible effectif et sabra à son aise la cohue affolée et tournoyante des gens de l'émir. On sait de quelle façon saisissante, sur une immense toile de 24 mètres de long, Horace Vernet a représenté la scène, dans toute sa fougue et avec tout son coloris : les escadrons de chasseurs d'Afrique balayant devant eux une foule d'Arabes, d'esclaves noirs, de femmes, pêle-mêle avec les chameaux, les chiens, les gazelles, les troupeaux, dans un fouillis de tentes écroulées, de coffres éventrés, de tapis, d'étoffes et d'ustensiles de toutes sortes.

Laissant mon camarade et le sokhrar suivre la piste ordinaire, nous faisons avec le guide un assez long circuit pour mieux nous rendre compte des lieux. Au retour, sans tenir compte des traces de passage, nous prenons comme point de direction la maison du caïd; mais ces terrains marécageux, recouverts d'un feutrage d'herbes, parfois assez peu consistant, sont pleins de surprises; arrivés sur le bord d'un ruisseau, les pieds de devant de notre cheval enfoncent brusquement, et nous passons par-dessus la tête de l'animal. El Béchir, malgré notre avertissement, lance sa bête au même endroit; elle enfonce également, le verse de côté dans la vase, et quand il se relève, il est mi-partie blanc et mi-partie noir comme un domino.

Le caïd de Taguin, un Arabe aux allures de grand seigneur, nous invite à dîner le lendemain de notre arrivée. Il possède de nombreux serviteurs; chacun a une fonction bien déterminée, mais très simple. Avec toute la gravité qui convient à un si haut emploi, son kaouadji nous apporte le café sur un grand plateau de cuivre ciselé. Tout près d'une tente vide, deux Arabes accroupis font griller, devant un grand feu, un mouton entier empalé à un long bâton : ce sont les deux rôtisseurs attitrés du caïd, deux maîtres dans cet art, parait-il, et renommés dans toute la tribu. Avant d'être embroché, l'intérieur de l'animal a été rempli de beurre, de sel, de piment et d'eau, puis cousu soigneusement afin que ces condiments ne puissent s'échapper pendant la cuisson et imbibent peu à peu la viande. Un des Arabes tourne méthodiquement la broche, l'autre badigeonne sans cesse, avec un tampon beurré, le corps du mouton qui se dore sans se dessécher.

Qui n'a pas goûté ce mets, le méchoui, ne peut se faire une idée de sa succulence. Un certain nombre de ragoûts variés, aux châtaignes, aux pruneaux, aux pois chiches succèdent au mouton rôti. Comme dessert, après le traditionnel couscous, on nous sert une pâtisserie exquise faite de miel et de noix pilées.

Malgré la faible agglomération qui constitue Taguin, il y a un instituteur, un jeune Kabyle très instruit, avec lequel nous avons du plaisir à causer toute la soirée.

Dans une brochure de la « Bibliothèque des Souvenirs militaires » se trouvent certains détails de la prise de la Smala, intéressants à rappeler ici. D'après les aveux de l'émir lui-même, la smala n'était pas toute réunie au même endroit, car elle s'étendait de Taguin au djebel Amour, et elle était si dense dans cette région que lorsqu'un troupeau de gazelles s'y égarait, il était tué à coups de bâtons par les gens à pied. Néanmoins, il fallut une audace extraordinaire pour attaquer la fraction de la smala campée dans ces parages. Le duc d'Aumale n'avait que six mille cavaliers, partis de Boghar depuis trois jours et accablés par une marche de trente heures, sans autres aliments que du biscuit et du chocolat pour éviter les feux de bivouac, quand ses coureurs, ses chouafs, effrayés, signalèrent la smala. Le colonel Yusuf, prévenu le premier, envoya le sous-lieutenant du Barrail avertir le duc et alla vérifier par lui-même le renseignement; il était exact. Les aides de camp du prince, les chefs indigènes consultés, furent d'avis de rétrograder en attendant l'arrivée de renforts d'infanterie : « Messieurs, dit le duc, nous allons marcher en avant ! Mes aïeux n'ont jamais reculé ! Je ne donnerai pas l'exemple. » Et les cinq mille réguliers d'Abd el-Kader furent entraînés dans la déroute de la smala.

Notre tournée touche à sa fin. L'étape suivante nous mène à Chellala. Pour raccourcir la route, nous prenons un sentier qui nous conduit au faite d'une colline rocheuse à laquelle est adossé Chellala. De ce point la vue est assez curieuse : on surplombe les maisons blanches du village entouré d'une oasis de fraîches verdure ; sept à huit routes en rayonnent, s'en vont en ligne droite aussi loin que l'œil peut les suivre et se perdent dans une plaine nue, fauve, immense, qui sépare Chellala des montagnes du Nord, vers Boghar, le Teniet-el-Haad et l'Ouarsénis, dont le sommet culminant, en forme de pain de sucre, apparaît poudré de neige.

Cette plaine rappelle un combat funeste à nos armes. En 1881, le marabout Bou-Amena avait soulevé les tribus du Sud oranais ; après avoir échappé à plusieurs colonnes, il fit éprouver, non loin de Chellala, un échec sérieux au colonel Innocenti.

Chellala est le siège d'une annexe de bureau arabe. Le bordj des officiers sort absolument du type ordinaire ; c'est une sorte de villa à galeries, élégante, spacieuse et confortable ; elle fait honneur au goût du capitaine qui en fut l'architecte principal. Le village est peuplé d'environ un millier d'Arabes avec une centaine d'Européens, français, espagnols et italiens. Les palmiers y sont rares et cultivés comme arbres de luxe seulement ; on se sent déjà loin du Sud algérien.

A Boghar, nous allons abandonner les hauts plateaux, les steppes d'alfa et retrouver une végétation, des aspects de paysages qui rappellent la Provence, les côtes méditerranéennes ; et à Berrouaghia, le sifflet du chemin de fer va nous rappeler à la réalité et à la banalité européennes. Mais les souvenirs resteront et, avec l'éloignement, les visions, dont nous nous sommes emplis les yeux pendant notre voyage, s'aûrôleront d'un charme de rêve.

F. DE L'HARPE.



LES PETITES FILLES ARABES SORTANT DE L'ÉCOLE. — DESSIN DE GROBET.

Droits de traduction et de reproduction réservés.